

## Prologue

Mai 2006. Tout frais sorti d'une formation de Journaliste Reporter d'Images très instructive, je suis paré pour l'action, caméra à l'épaule. Malheureusement, peu d'activité en cette période dans les maisons de production. Impatient de confronter l'enseignement à la réalité du terrain, d'éprouver mes compétences, je décide de me lancer dans un sujet test. Tout d'abord, trouver un univers étrange, aux sensations risquées, m'immerger dans l'aventure au coin de la rue. Le souvenir d'une association du 18<sup>e</sup> arrondissement qui accueillait des toxicomanes l'après-midi et leur proposait des ateliers créatifs me revient spontanément en tête. Espoir Goutte d'Or (EGO). La drogue, la perte de soi, le vertige et la chute. Cette histoire résonne comme un écho lointain et mystérieux. Je décroche mon téléphone et tombe sur une vieille dame enthousiaste qui, au milieu d'un brouhaha général, me vante les qualités du travail effectué. « *Venez donc.* » Il ne m'en faut pas plus.

Je pousse la porte d'une petite association de la Goutte d'Or par un après-midi ensoleillé. Dans la pièce, un bourdonnement de voix assourdissant : la tension inhérente à cet univers se relâche. Une cinquantaine d'utilisateurs sont attablés devant un café, un thé, un bol de corn-flakes, certains circulent devant le bar où les servent des travailleurs sociaux. Ils sont six accueillants pour encadrer, informer, se renseigner et orienter les utilisateurs. La cordialité des rapports instaure

une sorte d'équilibre dans les quarante mètres carrés de l'association. Il semble qu'aucun pouce d'espace ne soit laissé vacant. Poignées de mains, discussions, échanges, observations. Il en émane une intense vitalité, presque instable dans certains contacts. Pourtant, les dynamiques de la rue sont momentanément suspendues, les carapaces s'ouvrent, soulageant la dimension fiévreuse de ces existences. Certains dorment affalés sur les tables. L'idée est de profiter de ces heures de confort. Dans la mesure du possible, tout a été aménagé pour. Préserver le jour du côté hérissé de la nuit. Une fille mignonne capte mon regard et s'approche, souriante. « *C'est pour faire un film.* » Elle me félicite de mon initiative et m'indique la marche à suivre : soumettre un projet lors de l'assemblée d'EGO, réunion ouverte du mercredi soir qui se conclut par un vote à main levée des propositions débattues. La semaine suivante, l'assemblée rejeta mon projet, le jugeant trop flou. On m'invita à passer du temps sur place pour le préciser.

Chaque visage sculpté par les épreuves révélait les traces de la misère, de la guerre pour survivre que devient l'existence lorsqu'elle se situe tout entière hors des sentiers battus. En deux semaines, je recueillis bon nombre de récits de vie. Mais, dans ce contexte, les humeurs changent à une telle vitesse que les rapports paraissent uniquement portés vers des phénomènes exceptionnels. Première observation : ce qui se produit un jour n'est jamais garanti le lendemain. Difficile dans ces conditions de prendre ses marques. Un travailleur social plaisanta une fois sur mon projet de film : « *Beaucoup ont essayé, peu ont réussi, et certains ont mal fini.* » Très encourageant. Peu à peu, j'étais gagné par l'instabilité générale, par ces expériences de l'extrême qui se rejoignaient ; je devenais dépendant de la tension que crée la drogue chez ses adeptes, de cet univers sous narcose. L'attente du produit – l'anticipation du kif, l'exaltation de

son souvenir, de son avenir –, beaucoup la transmettaient. Chaque usager qui entraînait transportait dans son sillage une traînée d'histoires, de plans, de galères à foison, et la perpétuait en reprenant le large, laissant la rumeur enfler derrière lui.

Le rôle historique et la notoriété de l'association EGO, dans la prévention des risques en toxicomanie, l'avaient transformée en halte de repos. Un terreau de confiance, une zone de paix idéale pour nouer des liens. Très tôt, je compris qu'EGO représentait un portail vers le monde impénétrable de la toxicomanie lourde qui s'agitait sauvagement dans les rues alentour. J'évoluais au rythme des usagers, j'étais toujours là, je traînais des heures durant avec les bonshommes, laissant les affinités se dévoiler, sans les forcer. Cette méthode d'approche dissipa les préjugés et fit taire les craintes que j'éprouvais à vouloir pénétrer un univers qui évoluait hors de la loi. La brutalité des réactions, la profondeur des traumatismes et une tendance contagieuse à l'hystérie me forçaient pourtant à maintenir une sérieuse distance envers leur monde. Mais la liberté que dégageaient certains, la force de n'être attachés à rien de ce que nous possédons, d'être mystérieux et galvanisés par leur destination, excita ma curiosité. Il fallait y passer le plus de temps possible, chaque expérience ne pouvait qu'enrichir ma perception et me rapprocher du but : devenir objet de confiance, acquérir une légitimité suffisante pour filmer cet univers. La tension nerveuse et l'instabilité émotionnelle furent compensées par la lucidité critique et l'échappée fantasque que promettait l'illégalité. Ces deux éléments confirmèrent mon intuition que l'exclusion sociale, le bannissement économique offrent une sorte d'accès vers la vérité de nos sociétés et que les exclus, les marginaux, les « fous » constituent une expression inconsciente de la frénésie sous-jacente.

## CRACK

Depuis le début des années 90, le crack, autrement appelé galette ou caillou, s'est imposé comme la drogue phare de la toxicomanie, plus puissante, moins chère, et facile à préparer. La relève féroce de l'héroïne. L'héroïne, dont la qualité avait fini par devenir mortellement mauvaise, conjugua les risques d'overdose avec l'explosion du sida pour engendrer une véritable hécatombe. Cette fois, la cocaïne revenait sous une forme d'une puissance phénoménale, le crack. Durant les années 80, la consommation de crack se limita à des cercles d'initiés antillais et africains. Puis l'usage se répandit à une vitesse stupéfiante. L'impact titanesque de son expansion début 90 se concentra d'abord à la rotonde de Stalingrad, où chaque soir se rassemblaient plusieurs centaines de toxicomanes, ce qui en faisait le plus grand lieu de réunion d'Europe. La violence radicale des effets du produit s'associa à celle des comportements, projetant cette scène dans une dimension terrifiante. Ceux qui touchaient à cette substance voyaient presque instantanément leur existence basculer vers l'abîme comme sous le choc d'une déflagration. La rapidité de l'addiction, la puissance de destruction firent de cette drogue un mythe, et ses ravages agirent comme la meilleure des préventions. De fait, sa consommation se limita à une génération qui tomba dans son piège au-delà de toute mesure. Ce sont les survivants de la scène de Stalingrad, leur histoire et leur réalité qui s'imposèrent comme l'âme du décor. Ils n'étaient qu'une minorité à EGO, les autres évoluant exclusivement dans leur monde.

Tout cela évoquait des contrées lointaines et géographiquement si proches. Paris, les cicatrices de la France coloniale. Le chemin de la drogue fut un faux tremplin, la part maudite de l'économie pour les têtes brûlées de la première vague, un cul-de-sac sans émancipation possible. Après l'hécatombe de l'héroïne, la drogue et sa dimension subversive se refermèrent sur une identité sociale, pour ne pas dire communautaire.

## CRACK

Le désir d'apprendre, de rendre compte de ces vies, m'arma de patience et de respect. Passées les premières semaines dans cet endroit extraordinaire, j'empruntai certains automatismes sociaux, je devins plus fluide, plus apte à échanger, je comprenais mieux et plus vite. J'étais maintenant un habitué. Coïncidence étrange, alors même que l'assemblée d'EGO validait mon nouveau projet de documentaire, certains personnages, anciens de Stalingrad, qui m'avaient repéré, souhaitaient s'enquérir de mes intentions, voire réviser mon projet.

Celui-ci trouvait en fait une nouvelle définition à chaque avancée de l'enquête, le projet initial n'étant plus qu'un prétexte à ma présence. Intérieurement, déjà submergé par le poids des découvertes, j'attendais, je laissais venir, disposition qui, dans un contexte pareil, ne tarda pas à porter ses fruits. Cette disponibilité, critique et sélective, ne cessa tout au long du parcours de forger, non pas des connaissances, mais une expérience directe. Je commençai à suivre les personnalités qui m'attiraient le plus, inspiré par leur entrain. Ils m'emmenaient hors des murs de l'association vers les soirées estivales de la Goutte d'Or. Quelque chose m'appelait dans le nord de Paris, une rumeur, un souvenir collectif inscrit dans le mouvement. Les évocations quotidiennes du crack conféraient à cette réalité absente une autorité effrayante. Dans un ailleurs volontairement flou s'était refoulé le fantasme primitif de la sauvagerie. Divagation, égarement, il fallait remonter à la source. La toxicomanie la plus sombre reposait son « vice » à EGO, elle ne l'assouvissait pas. Dans les rues de la Goutte d'Or, la foule était torturée, crispée sous le produit. Boulevard Barbès, Château-Rouge, crack, Subutex, méthadone, Skenan, Rivotril – les aléas de leur circulation déterminaient l'agitation avec une rigueur implacable. Silhouettes extravagantes et pathétiques – une histoire de souffrances. Je voulais connaître le secret des origines du crack et la raison d'un remède aussi

## CRACK

radical. Un an plus tard, j'ai compris que je cherchais alors la pire catharsis à ma propre volonté d'autodestruction. La violence, la drogue, la déchéance : un double se profilait à la sortie des chemins balisés.

Dans mon approche de l'univers du crack, trois personnages eurent un rôle déterminant.

À EGO, un jour où je filmais sans savoir pourquoi un gars qui me racontait qu'on se reposait bien en prison, deux bonshommes auxquels je m'étais attaché décidèrent de me jouer un tour. Ils s'installèrent à côté de moi et attirèrent mon attention en parlant d'un groupe de sages qui dirigeaient depuis toujours les pires crackers issus de la scène de Stalingrad : « *le gang des érudits* ». Ils me voyaient tellement captivé par leur monde, leur imaginaire et leur aptitude à inventer que, pour se foutre de moi, ils avaient monté cette blague.

Érudits, ils l'étaient à leur façon. Ainsi, un soir, lors d'une assemblée d'EGO, Souleymane s'était emporté dans une discussion sur les drogues coupées :

– *Qu'est-ce que tu connais, quand le clair-obscur s'empare du désespoir pour le conduire dans la drogue ? ! Si tu ne respectes pas cette logique, tu n'as rien compris ! Que toutes les qualités de drogue se valent, c'est une connerie ça !*

– *Mais les drogues non coupées tuent aussi*, répondit un travailleur social.

– *Les effets ne sont pas les mêmes. Tu ne sais pas ce que Nietzsche a dit sur la connaissance dans le mal...*

Nietzsche, la connaissance dans le mal, ici ? Souleymane se lève et s'en va. L'allure, la force d'inspiration, le charisme de ce personnage (qui reviendra souvent dans l'histoire) le situaient à des kilomètres au-dessus de la mêlée des toxicomanes. J'étais halluciné, en un instant les choses s'étaient clarifiées. Il y avait donc bien une érudition, et Souleymane appartenait au gang des érudits. C'était clair, pas de docu-

CRACK

mentaire sans lui. Il serait l'oracle qui traduirait cette réalité occulte. À sa recherche, je rentrerai lentement dans le circuit avec, pour seule protection, la volonté de comprendre cet univers.

Quelques heures plus tard, Bouba et Angelo, un petit Portugais mythomane, m'emmenèrent porte de La Chapelle. Il était huit heures du soir, rien de spécial devant le terrain de foot du boulevard Ney.

*– La nuit, dans le square derrière, t'as tous les pires crackers qui viennent fumer. C'est des oufs, je te jure, va pas là-bas Tristan, ils vont te bouffer tout cru.*

*– C'est vrai Bouba ?*

*– Ah, la nuit ça circule ici. Ils sont tous là assis en train de préparer leur galette, c'est chaud.*

*– C'est qui, ils ?*

*– Tous, les plus anciens de Stalingrad qu'ont été aspirés par le caillou. C'est des barges mon frère, fais attention.*

*– Non Tristan, viens pas là, c'est des oufs, tu fais pas le poids, me répète Angelo tout excité.*

*– Tu penses quoi Bouba ?*

*– Tu dois pouvoir venir, mais filmer, je sais pas, faudrait faire ça en caméra cachée et même, faut te planquer, t'es trop blanc...*

S'ensuivit une longue séquence filmée sur le Subutex et l'État – nouveau dealer attiré de psychotropes – dans le bar-tabac de la porte de La Chapelle. Je sus désormais que Bouba serait mon comparse, un alter ego critique dans l'aventure.

Depuis le début, j'avais repéré Saga'n Dei, alias Rasta, à cause de son ascendant sur les autres. Prévoyant un caractère fort, un incontournable gardien de la porte, je n'avais pas voulu le solliciter. Mais, par un jour pluvieux où peu de gens s'attardaient à EGO, il me fit venir à sa table :

CRACK

– *Si tu fais un film, t'as besoin de bonhommes, tu vas les choisir pour qu'ils soient dedans, ils vont te donner quelque chose, en échange tu vas devoir leur rendre.*

– *Je leur offre le choix de s'exprimer.*

– *Comme n'importe quel bonhomme qui t'écoute, ce qui compte, c'est ce que tu vas leur rapporter.*

– *Une écoute.*

– *C'est bien, mais ça changera pas leur vie. T'es chez les tox mon gars, si tu veux obtenir quelque chose, t'as pas le choix, faut que tu leur donnes ce qu'ils veulent.*

– *Ça fausse la donne, c'est pas éthique.*

– *Tu connais pas ce monde-là, t'y rentreras pas avec tes règles. Si tu veux prendre leur image en plus, t'arriveras à rien sans négociation.*

Il posait les conditions en simple messenger, soi-disant détaché de ses intérêts propres. Pourtant, dès ce moment, je pris la résolution de ne pas entrer dans ce marché : le lien entre nous ne reposerait pas sur l'argent, je ne les paierais pas pour les filmer, tous nos rapports en seraient faussés.

Saga, ce rasta tout maigre et ultranerveux, commençait à agiter une lanterne devant mes yeux. Malgré son goût du calcul, je sentais que ma sincérité l'avait amusé. C'est lui qui détenait les clefs de l'entrée dans le monde des toxicos. Lui qui entrevoyait la destination finale. La nuit était son pays. On le sentait rodé aux quatre cents coups, mélange de ruse enfantine et de cruauté. À EGO, il se posait dans son coin, entouré de ses acolytes, et rechargeait ses batteries en prévision de la tempête. Au bout d'un moment, il s'empara de mon attention qui flottait dans des séquences de film balbutiantes pour l'éveiller à la réalité du clair-obscur. C'est ce que je cherchais, il le savait, et il connaissait le chemin.

– *Hey Tristan, il est sympa ton projet à EGO. Mais il va être soporifique ton film, il se passe rien ici. Si tu veux vraiment connaître le milieu de la galette, c'est la nuit que ça se passe.*

CRACK

*– D'accord Saga, mais je suis le seul Blanc et si j'y vais tout seul je vais me faire déchirer.*

*– Pas si t'es avec moi. Là tu ne risques rien... tu piges ?*

*– Je te suis.*

*– OK, demain minuit porte de La Chapelle, et sois à l'heure.*

*– T'es sûr ?*

*– Fais-moi confiance.*

Le soir, je fumais un joint à La Villette avec Bouba, mon seul vrai pote dans le milieu. Comme je lui confessais une vive appréhension à l'idée de me retrouver au cœur de la frénésie nocturne de la galette, il se moqua de moi.

*– J'y crois pas, tu vas descendre avec Saga porte de La Chapelle, à minuit. Ha, petit Blanc, demain ils vont t'attendre, planqués à chaque coin de rue, tu vas te faire dépouiller. Je t'aimais bien, vraiment, je te trouvais sympa, c'est dommage que tu finisses comme ça.*

Il est plié de rire. Je ris jaune – la peur. Confrontation avec un monde dangereux, riche en fantasmagories. Il faut y aller, pas le choix. À chercher la guerre, elle vient à votre rencontre. J'attendais cette proposition d'un guide depuis un mois. J'ai donné ma parole à Saga, plus de retour en arrière possible, l'histoire peut commencer.